

RENCONTRE DEBAT le jeudi 17 mars à 20h30

Yves Henri et le philosophe Alain Kerlan, complices en immersion dans l'installation

Texte de l'intervention d'Alain Kerlan

1

Marcher. Le chemin de la vie

Pour parler ici du vaisseau fantôme de Yves Henri, ici où il est arrêté dans une escale éphémère, il faudrait le faire en marchant, en déambulant. Je le ferai autant que raisonnable et sous réserve que vous puissiez toujours m'entendre. Une « performance » philosophique si l'on veut, mais la philosophie a la performance modeste !

Pourquoi donc se mettre en marche ? Parce que l'une des images les plus constantes et sans doute les plus anciennes pour évoquer, figurer une vie humaine est celle du trajet, de la marche d'un point à un autre. On la retrouve jusque dans cette devinette : qu'est-ce qui se déplace à quatre pattes le matin, sur deux pieds à midi, et sur trois pieds en soirée ?

On dit aussi : faire son chemin.

Cette trajectoire spatiale est bien sûr la figuration de la marche du temps. La devinette le dit : le matin, le midi, le soir. Une vie humaine va d'un point à un autre, ou plus justement d'un début à une fin. De son début à sa fin. Et l'énigme absolue est aux deux bouts : avant le début, après la fin : d'où venons-nous ? Où allons nous ?

Une légende universelle. L'ultime voyage

Vous connaissez tous la légende du vaisseau fantôme, du moins sous sa forme la plus connue, portée à l'Opéra par Wagner, à l'écran par de nombreux cinéastes. Je vous en rappelle le thème...

Un vaisseau fantôme est un navire maudit qui, selon une légende, est condamné à errer sur les océans, conduit par un équipage de squelettes et de fantômes, tel le légendaire Hollandais volant. Il peut aussi s'agir de l'apparition spectrale d'un navire disparu ou naufragé dans des circonstances particulièrement tragiques.

Par extension, en référence à ces légendes, on donne également le nom de vaisseaux fantômes aux épaves retrouvées en mer avec leur équipage mort ou disparu, parfois inexplicablement, dont le plus célèbre exemple est le brick Marie Celeste.

L'île aux morts

Vous savez tous aussi que dans de nombreuses cultures, peut-être même dans toutes les cultures l'ultime voyage, le grand passage vers l'au-delà, est figuré par une

2

barque, un bateau, un canoë, glissant sur une eau étale. Une célèbre toile de Böcklin vient peut-être à votre esprit.

L'Île des Morts (Die Toteninsel) est une série de cinq tableaux peinte entre 1880 et 1886 par Arnold Böcklin.

Elle représente une île au coucher du soleil, vers laquelle se dirige une embarcation conduite par Charon, le guide des morts. À ses côtés dans le bateau, un défunt debout,

dans son linceul regarde vers la crique dans laquelle va entrer la barque. Sur l'île, une cour dans l'ombre, des rochers escarpés et de hauts cyprès donnent à l'ambiance un parfum de solitude et d'oppression.

Dans la mythologie grecque le fleuve est également associé au grand passage. Le Léthé c'est le fleuve de l'oubli (Du grec Lêthê, oubli) coulant en enfer. Les morts soucieux d'oublier leur vie terrestre, s'y abreuvaient, tandis que (Selon Platon) les âmes en passe de renaître s'y immergeaient pour effacer ce qui avait été vu dans le monde souterrain. Vierges de toute mémoire, ces âmes pouvaient alors renaître...

Le sens général de la légende

On voit bien le sens général de la légende : le vaisseau fantôme symbolise une vie humaine au bout de son chemin, mais qui ne trouve pas la paix éternelle promise, qui est condamnée à errer dans le non-lieu qui s'étend entre le monde des vivants et le monde des morts. Pourquoi ? Cette errance durera tant que ne sera pas réparée une faute obscure (version d'inspiration chrétienne), ou que l'âme ne sera pas lavée

3

des souillures de la vie dans le fleuve d'oubli (version grecque et moyen-orientale, indo-européenne). Dans la légende du Hollandais Volant, portée à l'Opéra par Wagner lui-même inspiré par une nouvelle de Heine, Mémoires de Monsieur de Schnabelewopski, c'est de l'amour d'une femme et de son sacrifice qui viendra la rédemption, la fin de l'errance. Dans un film culte de Albert Lewin inspiré de la même légende, Pandora (1951), cette femme salvatrice prend le visage d'Ava Gardner surgissant des flots, et James Mason incarne le capitaine, le Hollandais volant condamné à l'errance.

L'imaginaire de l'eau. Une métaphore de la condition humaine

Mais nous sentons bien que son sens et sa portée la débordent et l'élargissent à l'existence et à la condition humaine tout entière. En m'inspirant de Gaston Bachelard dans ce très beau livre qui a pour titre L'eau et les rêves, je suggérerai que le thème du vaisseau fantôme donne forme à l'un des imaginaires les plus profonds, l'imaginaire de l'eau.

Voici ce qu'écrivait Bachelard dans l'introduction de L'eau et les rêves : « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, parce que, déjà, dans sa profondeur, l'être humain a le destin de l'eau qui coule. L'eau est vraiment l'élément transitoire. Il est la métamorphose essentielle entre le feu et la terre. L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écroule. La mort quotidienne n'est pas la mort exubérante du feu qui perce le ciel de ses flèches ; la mort quotidienne est la mort de l'eau. L'eau coule toujours, l'eau tombe toujours, elle finit toujours en sa mort horizontale... La mort de l'eau est plus songeuse que la mort de la terre : la peine de l'eau est infinie ». (Bachelard, L'eau et les rêves, Librairie Joseph Corti, 1942, p. 8/9).

Vous ne connaissez sans doute pas cette phrase de Paul Valéry : « L'homme est donc une sorte d'éphémère, qui ne revit jamais ce jour unique qu'est toute sa vie » (Mon Faust, p. 77). Je l'ai trouvée presque par hasard, dans un dictionnaire, en cherchant à préciser l'étymologie de ce terme « éphémère », du grec ephêmeros, composé de epi émotiocône smile pendant), et de héméra émotiocône smile jour, cf. le « bonjour », kaliméra, du grec moderne). « Qui dure un jour », donc, comme vous savez. La phrase de Valéry me semble

dévoiler ce que contient la phrase énigmatique qui fait le titre de cette exposition : « les naufragés éphémères s'en sont allés jouer ailleurs ».

Le guetteur et le vaisseau fantôme

Imaginaire de l'eau donc, dans ses liens avec l'imaginaire des autres éléments. Le feu, qui habite nécessairement l'œuvre du sculpteur Yves Henri. Mais aussi, surtout : la terre.

L'eau rencontre toujours sa limite, la frontière de la terre. La terre

4

hospitalière s'entoure de l'eau qui à la fois l'enferme et désigne d'autres horizons, la ligne d'une autre terre, espérée, redoutée. Vous le savez peut-être, le vaisseau fantôme de Yves Henri fera bientôt voile pour l'une ou l'autre des îles du Dodécanèse, Leros et Kalymnos, Rhodes aussi. Pour y recueillir et se faire l'écho, dans une création partagée, de la mémoire et de l'imaginaire de celles et ceux qui ont sous les yeux tout autour d'eux mais aussi au fond d'eux la mer infiniment recommencée, comme le disait Rimbaud, un passé en partage et le présent qui déferle. Un vaisseau fantôme hante les rives et les côtes de tous ces lieux de haute histoire, mais il hante plus encore les mémoires de tous ceux, hommes et femmes, qui regardent depuis toujours vers le large, tout à la fois exil et remède espéré à l'exil, il chavire encore dans le regard muet de ceux qui ne peuvent oublier le lieu d'où nul ne revient sans avoir fait naufrage. Le vaisseau longera aussi les côtes de la Tunisie, et, qui sait, abordera les Amériques, jetant l'ancre sur une rive du Saint Laurent.

Venons-y : le vaisseau fantôme est bien un autre guetteur ; une métamorphose de ces guetteurs de Yves Henri qui peuplent les seuils où l'artiste un jour a pris place. Un guetteur plus grave sans doute. Un guetteur ultime. « De quoi le guetteur est-il le guet ? », pourrait-on demander, en parodiant un titre qui a fait mouche. Le guetteur est toujours, me semble-t-il, l'habitant plus ou moins précaire, plus ou moins éphémère, même lorsqu'il est fermement campé, d'une frontière. Frontière de l'enfermement, qu'il ouvre de sa présence : dans un camp palestinien à Djénine, dans l'enceinte d'une prison. Le vaisseau fantôme est un guetteur peut-être plus grave encore puisque que cette fois il interroge les frontières qui font la condition humaine : l'exil, l'errance de la déraison, celles des réfugiés, l'espérance, la promesse, l'horizon et la liberté, la terre habitée, le sans-fond, la présence et l'absence, la vie et la mort qui nous portent et nous emportent sur leurs flots...

C'est pourquoi le périple du vaisseau fantôme de Yves Henri veut être une aventure tout à la fois artistique et philosophique. Ses voiles prennent le vent aux frontières de l'art et de la philosophie et les bousculent, les déplacent.

Chaque des apparitions du vaisseau fantôme sera unique dans la forme et l'intention, en fonction des rencontres entre les habitants, l'artiste le philosophe, là où il aura jeté l'ancre. A la fois exposés et exposants, l'artiste et le philosophe, dans un compagnonnage où tous les acteurs embarqués auront leur place, interrogeront ensemble, dans le jeu combiné des formes et des concepts, ces lieux et cet imaginaire qu'ébranlent encore les légendes du bateau fantôme.

* * *

Mais voilà : comment donner forme à cela ? A ce qui est, d'une certaine façon, informe ? Nous quittons ici le plan du mythe et de la philosophie pour aborder

celui de la création plastique. Qu'est-ce qu'une forme ? Pour me conduire vers la fin de mon propos, ou plutôt pour esquisser quelques-unes de ces lignes d'horizon vers lesquelles Yves Henri et moi-même allons nous mettre en route, dans un compagnonnage de l'art et de la philosophie, essayons de « donner forme » à ce vaisseau qui nous porte et nous habite.

Forme chaos

Mais voilà : quelle étrange forme que celle qui, née de l'imaginaire du navire, projette ses ombres mouvantes sur la cimaise, et dresse l'entrelacs de ses fils et de ses mâts dans une figure que le visiteur pénètre et traverse du regard, puis contourne, traverse à nouveau ! Qu'est-ce qu'une forme ? « La forme ! Tel est le sujet, vaste et profond », comme l'écrit Jean-Christophe Bally, dans un précieux petit ouvrage, sobrement intitulé *Sur la forme*¹, et dans lequel je crois trouver quelques repères pour notre aventure, et quelques clés pour aborder cette nouvelle étape de l'œuvre de Yves Henri.

Oui, qu'est-ce qu'une forme ? L'installation de Yves Henri à la TEC Centre d'Art de Voiron porte en elle cette question. Pour y répondre, nous souffle Jean-Christophe Bally « il faudrait commencer par l'inimaginable : un monde où il n'y aurait pas de formes, et qui serait lui-même sans forme, informe, comme on dit ». C'est bien cela : ces formes éphémères en lesquelles un moment se prend le vaisseau fantôme de Yves Henri rappellent que toute forme vient du chaos et s'arrache à cet informe que toutes les cultures imaginent à l'origine du monde. Ce monde d'avant le monde, certes, « personne ne l'a jamais vu, mais c'est comme si la pensée, dès les premiers temps, avait éprouvé le besoin de se le figurer : l'ensemble de tout ce qui existe et a été formé s'appuie en quelque sorte sur l'informe, pour certifier ou vérifier sa présence : drôle d'appui, mais qu'on le nomme chaos ou néant, ou non monde, on le trouve partout, dans l'Égypte ou dans la Grèce antique, dans l'Inde védique, rôdant sous le monde et le menaçant, menaçant toutes les formes d'existence, menaçant l'existence ». Jean-Christophe Bailly le dit si bien qu'il suffit de l'entendre d'y faire écho : toute forme est un certificat, une attestation d'existence, de présence, en appui sur sa propre énigme, sur sa propre absence. Insistons encore, avec notre auteur : il y a en toute forme cette énigme, « le fait brut qu'il n'y a pas d'existence sans forme, que la forme accompagne l'existence, non comme son ombre portée, mais comme une condition ». Voilà peut-être un premier élément à méditer : le vaisseau fantôme de Yves Henri, en quête de ses formes, et ne se figeant en aucune de ses formes nécessairement éphémères, nous dit à la fois la précarité et l'exceptionnalité de toutes les formes d'existence. Rappelons-nous, Valéry : l'homme une sorte d'éphémère.

Cristal ou fumée

Parcourons l'installation de la TEC, et nous y voyons la forme dans ses deux états extrêmes : le solide, celui des poutres noires et de cette pierre noire que le visiteur dès l'entrée contourne consciencieusement, d'un côté, l'ombre, l'arachnéen, le nuage, la

fumée, de l'autre. Entre le Cristal et la fumée, tel est le titre du livre dans lequel Henri Atlan résume le propos d'un savant sur l'organisation du vivant. Le cristal et la fumée, en effet, nous rappelle Jean-Christophe Bailly, dont la parole décidément s'avère pour nous très précieuse, « tels sont les objets (si l'on peut parler d'objet à propos de la fumée, mais là est toute la question), les objets ou les modes d'existence que l'on a sélectionnés pour rendre claire cette opposition entre des formes quasi fixes, pour lesquelles l'équilibre structurel apparaît comme un acquis, et des formes évanescences, pour lesquelles un tel équilibre ne peut pas exister ». Oui, c'est bien cela : les formes que déploie le vaisseau fantôme dans son escale à la galerie sont entre l'équilibre structurel et l'évanescence ; elle parcourt tout « l'arc des possibles », l'éventail des états de la forme dans son mouvement pour s'arracher au chaos, du surgissement à l'effacement.

* * *

Voici à présent venu le temps du débat, des questions, des réflexions partagées. L'idéal, dans l'esprit de la démarche du Vaisseau Fantôme de Yves Henri, serait que ce temps s'inscrive dans la démarche même. En participe. Qu'il soit un peu ce terreau de pensée et d'imaginaire, ce terreau philosophique si l'on veut, dont les formes à venir se nourriront. Je pourrais vous proposer l'exercice en ayant présent à l'esprit ce carnet de bord posé au milieu de l'exposition, et qui n'est pas du tout un livre d'or. Quelle trace, quelle réflexion, quel souvenir, quelle question, après avoir parcouru cette exposition, après avoir peut-être échangé à son sujet, après m'avoir entendu en parler, souhaiteriez vous y laisser, y inscrire, pour qu'il ou elle fasse patrie du voyage ?